

Sous le manteau d'Arlequin

Patricia Belzil

Number 80, 1996

20 ans!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26853ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Belzil, P. (1996). Sous le manteau d'Arlequin. *Jeu*, (80), 46–48.

Patricia Belzil

Sous le manteau d'Arlequin

1988 – *Elvire Jouvot 40*, Théâtre de Quat'Sous

1989 – *La Nuit blanche de Barbe-Bleue*, Théâtre de Quartier

1990 – *L'École des femmes*, Théâtre du Nouveau Monde
Petit Pois, Compagnie Gare Centrale (Belgique)

1991 – *Des restes humains non identifiés et la véritable nature de l'amour*, Théâtre de Quat'Sous

1992 – *En attendant Godot*, Théâtre du Nouveau Monde

1993 – *Celle-là*, Espace GO
La Tragédie comique, Théâtre de l'Atelier Sainte-Anne de Bruxelles

1994 – *Les Muses orphelines*, Théâtre d'Aujourd'hui

1995 – *Le Temps et la Chambre*, Théâtre du Nouveau Monde
Pigiami, Teatro Dell'Angolo

Le clown

Il arpente en maître modeste la scène de mon palmarès, gambadant, léger, sur le fil de spectacles disparates. Figure simple, lucide et ludique, il jette aux yeux du public une poudre scintillante et magique, suspend le temps pour qu'advienne le règne du théâtre, du rêve, du pur plaisir. Performeur, homme ou femme-spectacle, il adresse au monde quelques « holà ! » perplexes ou amusés, s'ingénie à désarçonner la peur, l'ennui, arrimé résolument à la vie. C'est Benoît, l'enfant de *la Nuit blanche de Barbe-Bleue* ; c'est le personnage-acteur d'Yves Hunstad dans sa *Tragédie comique* ; ce sont Vladimir et Estragon vus par Normand Chouinard, Rémy Girard et André Brassard ; c'est la merveilleuse Agnès Limbos racontant l'histoire de son *Petit Pois* ; c'est le garçon en pyjama et son ami imaginaire dans *Pigiami*. Voilà les clowns que j'ai aimés, avec ou sans nez rouge ; ils m'ont parlé d'eux, de vous et de moi, parfois sans mot dire.



La Nuit blanche de Barbe-Bleue, Théâtre de Quartier, 1989.
Photo : Yves Renaud.

Le vertige

Plus que toute autre émotion que j'éprouve au théâtre, le vertige du personnage, quand apparaît sa fragilité ou sa blessure, me laisse les plus vibrants souvenirs. À quoi

cela tient-il ? À l'énergie qui passe de l'acteur à soi ? à l'acuité du regard du metteur en scène ? à la disposition de la spectatrice ?... Sans doute tout cela participe-t-il du mystère. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas oublié les graves silhouettes d'Arnolphe (*L'École des femmes*, brillamment revue par Normand Chouinard et René Richard Cyr) et d'Elvire, stoïques, acharnées et passionnées dans l'amour et le travail ; j'entends encore sous les demi-mots de Daniel Danis la déchirure des êtres de *Celle-là* ;

Marie Steuber continue d'errer dans *le Temps et la Chambre*, habitant l'indicible lieu de la mémoire ; et je ne me suis jamais tout à fait remise de l'entrée feutrée d'Isabelle (Pascale Desrochers) dans la folie, cristalline dans une aura de lumière, à la fin des *Muses orphelines* de Michel Marc Bouchard, telles que magnifiées par René Richard Cyr.

* * *



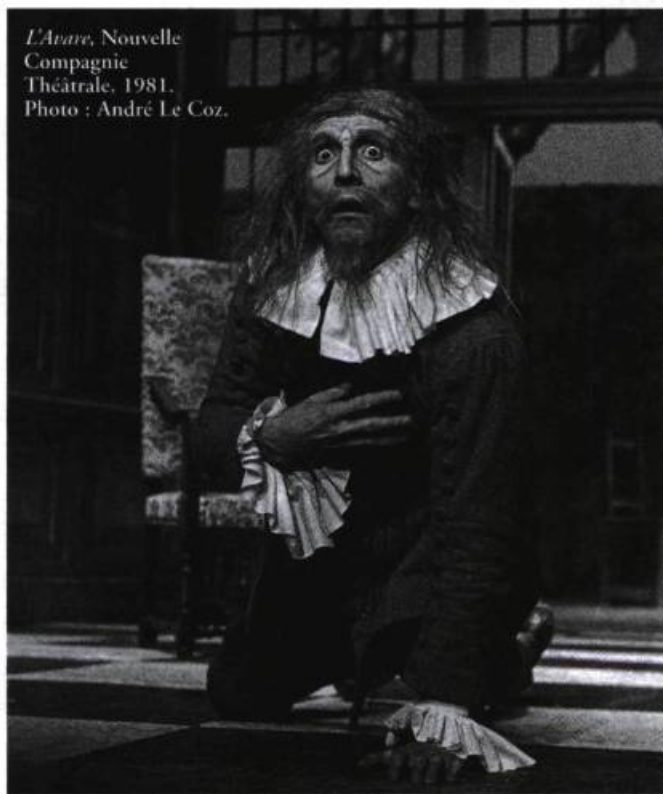
La Tragédie comique,
Théâtre de l'Atelier
Sainte-Anne de
Bruxelles, présentée au
Carrefour en 1992, puis
au Monument-National
en 1993. Photo :
Viviane Bolland.

Le tour de mon palmarès est assez vite fait, car je ne peux honnêtement compter plus de huit ans de mémoire sélective : impossible d'élire un spectacle pour les années précédentes, de prétendre faire un choix. Trop neuf, le regard sur la scène, trop de découvertes, sous le manteau d'Arlequin, toutes uniques pour une jeune fille impressionnable. Mais comment résister à la tentation d'évoquer ici trois moments qui ont fait, parmi d'autres, la spectatrice que je suis aujourd'hui ?



Les Muses orphelines,
Théâtre d'aujourd'hui. 1994.
Photo : Daniel Kieffer.

1981 – *L'Avare* à la NCT, joué par Gaston Lepage devant trois rangées de spectateurs : c'est jour béni d'élections, et le congé scolaire ensoleillé a encouragé la désertion des chahuteurs qui, jusque-là, m'ont fait détester ces pénibles sorties culturelles. Molière, c'est donc encore drôle, même après tous ces siècles (réaction typique de l'ado incrédule et ahurie devant l'Histoire) ? Les *chums* ont pris la clé des champs, moi celle de la « cassette » de l'évasion théâtrale.



L'Avare, Nouvelle
Compagnie
Théâtrale, 1981.
Photo : André Le Coz.

plusieurs premières : non seulement s'agit-il de mon premier contact avec Genet, mais de ma première pièce au TNM, de ma première réflexion sur un spectacle théâtral... et, contre toute attente, de mon premier article dans *Jeu* ! Je me revois à cette matinée du samedi, griffonnant des notes à l'entracte comme Gilbert David, mon professeur, m'y a enjoint ; toutes les apparences d'une élève appliquée, mais en réalité sous le choc de l'énorme spectacle qui se déroule devant moi, vertige en partie provoqué par l'immense décor à trois niveaux, par la géante Warda d'Andrée Lachapelle que j'admire en contreplongée, mais surtout par la force d'un théâtre vivant, téméraire et casse-cou. ♦



1985 – *Albertine, en cinq temps*. Le théâtre peut m'atteindre de la sorte ? Je peux oublier que ce sont des actrices qui disent la rage et le dépit d'Albertine ? Je sors de là vacillante, la lèvre endolorie d'avoir été mordue pendant deux heures.

Des restes humains non identifiés et la véritable nature de l'amour, Théâtre de Quat'Sous, 1991. Photo : Yves Richard.

1987 – *Les Paravents* marquent pour moi